



REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

19^e ANNÉE.

N^o 9.

SEPTEMBRE 1876.

A propos de la réincarnation.

(Voir la *Revue* d'août 1876, page 242.)

Ne m'étais-je pas imaginé que les préjugés, qui s'élevaient jadis dans l'esprit des *spiritualistes* anglais et américains contre la doctrine si rationnelle et si lumineuse de la réincarnation, s'étaient dissipés, comme se dissipent au jour les vapeurs lentement amassées dans la nuit. Je me trompais et je m'en console en pensant que le pape seul est infailible.

Je m'expliquais pourtant très-bien ces préjugés et leur opiniâtreté au début : plus glaciale et plus longue fut la nuit, plus épaisses sont les vapeurs qu'elle a condensées et qui nous voilent au matin d'un nouveau jour une partie des choses en restreignant l'horizon à nos regards. Qu'un rayon de vive lumière perce tout à coup cette brume, nous sommes momentanément éblouis. Eblouissement, aveuglement passager, c'est même chose. Il se passe un instant, qui se prolonge plus ou moins selon nos prédispositions organiques, où cette brusque illumination nous enveloppe de ténèbres et nous plonge dans l'étourdissement. Puis notre vue s'y fait. De même avons-nous besoin d'un certain temps dont la durée dépend de notre état psychologique pour nous préparer à supporter l'éclat d'un rayon inattendu de cette lumière qui s'appelle la vérité.

Ses transitions sont nécessaires, je ne l'ignorais pas, n'ayant point oublié l'observation de Linnée : *natura non fecit saltum*. Seulement après avoir reconnu à sa suite que la nature procède en tout avec ménagements, force m'est de constater aujourd'hui que, pour opérer sur le cerveau de certains fils de *John Bull* et de frère *Jonathan*, cette bonne mère ne se presse guère et y met le temps. Car voici un quart de siècle tantôt que des retardataires effarouchés du *spiritualisme* se cabrent à l'idée seule de sortir de l'*in-pace* où le catholicisme a pris soin d'enfermer l'esprit humain en l'y entou-

rant de mystères et de chausse-trappes savamment combinés, pour lui ôter la tentative de prendre la clef des champs et de courir les aventures. Soin paternel assurément : si l'air libre est bon à respirer, les sentiers de perdition sont multipliés, nombreuses les pierres d'achoppement, le mouvement même, le moindre mouvement a ses périls. Oui, mais si le mouvement a ses dangers, rarement mortels après tout, la stagnation a les siens : on y moisit et meurt d'atrophie infailliblement.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces retardataires se croient de bonne foi émancipés par le fait seul que le *signe de la bête* (comme ils disent) a été effacé de leur front, et que leurs pères se sont lavés jadis dans la piscine du socinisme, du luthéranisme, du calvinisme, de l'unitarisme, que sais-je encore? L'esclave antique aussi se croyait affranchi quand, échappé au joug, il avait fait disparaître l'empreinte du fer rouge dont le maître l'avait marqué en le parquant dans son domaine. La servitude ne perd pas pour si peu les proies qu'elle a une fois saisies. Le corps n'est pas l'homme, elle le sait. C'est en faussant la pensée, en déviant la raison qu'elle est assurée de prolonger son empire sur ceux qu'elle a fait siens.

Aujourd'hui *l'in-pace* a une issue grande ouverte par où entre à flots la lumière. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux et à vouloir pour reprendre possession de soi-même et recouvrer le libre exercice de sa conscience — de cette conscience qui n'a point été donnée à l'homme pour la laisser fonctionner sous le bon plaisir de qui que ce soit. Pour sa part, dans cette œuvre de salut, Allan-Kardec s'est employé de toute son intelligence et de tout son cœur à élargir la voie libératrice, à l'aplanir, à la jalonner pour en faciliter le trajet aux myopes et rassurer les timorés. Bon nombre de spiritua-listes en ont profité qui s'en félicitent; peines inutiles pour beaucoup d'autres encore, paraît-il, à qui la crainte de retrouver l'indépendance et ses risques fait jeter les hauts cris et apostropher la mémoire de celui qui consacra le meilleur de sa vie à leur affranchissement. Il y aurait là une intéressante étude à faire sur les effets prolongés de la servitude intellectuelle, si le cadre de cette revue s'y prêtait. Elle pourrait s'intituler : Comment par habitude l'intelligence humaine peut devenir réfractaire à l'évidence logique. (Il y a une évidence logique comme il y a une évidence palpable). Je me contenterai de revenir, à ce propos, sur une curiosité que signalait le dernier numéro de la *Revue*. Naturellement les réfractaires dont je parle ont leurs chefs de file ou, si l'on préfère, leurs coryphées ou mieux encore leurs Tyrtées qui encouragent leur résistance. Qu'on raisonne ou qu'on déraisonne, il est, il faut le croire, toujours glorieux de donner le ton et de prendre la conduite

d'une brigade. Dans le premier cas on a l'espoir d'être utile; dans le second, de se mettre en évidence en entonnant, avec accompagnements, je présume, un nouveau chant de guerre contre les réincarnationnistes et en chargeant le « Spiritualist » de le représenter *urbi et orbi*. Dans l'effervescence de son zèle et de ses préjugés de spiritualiste primitif, il se livre à des écarts qui ont certainement quelque chose de pindaresque, mais que le simple bon sens n'approuve pas, ce qu'il eût compris sans nul doute s'il eût pris un instant pour réfléchir avant de se lancer. Une fois lancé, paraît-il, M. le baron de Holmfeld s'arrête difficilement. Reprendre par le menu la suite de strophes (lisez arguments) qu'il accumule pour mettre à néant la croyance à la réincarnation et confondre son apôtre, ce serait tout un travail, médiocrement utile du reste et pas des plus aisés, la plupart des dits arguments (lisez strophes) étant passablement nébuleux. Il en est un (ou une) pourtant qui ressort nettement et tranche sur le reste. Si j'en juge à l'insistance avec laquelle M. de Holmfeld y revient, il n'y a pas vu une perle à garder sous le boisseau, et j'y trouve une invite à chacun de rechercher les occasions de la mettre en lumière. Elle se résume ainsi : admettre avec Allan-Kardec la réincarnation, c'est implicitement priver l'âme de son individualité, *id est* de son immortalité; car il est clair qu'un être qui a perdu ce qui constitue le fond même de sa nature, le principe qui la spécifie n'est plus lui-même; son identité évanouie, il est bien mort.

Et M. Holmfeld a raison. En effet, comment supposer que l'âme puisse changer d'enveloppe sans perdre en même temps son caractère essentiel, sa personnalité? A-t-on jamais vu un homme changer de chemise sans qu'il devienne immédiatement et radicalement différent de ce qu'il était avant cette opération d'hygiène et de bonne tenue? A cela rien à répondre. Toutefois, je serais bien désireux d'apprendre par quel miracle M. de Holmfeld se retrouve toujours baron comme ci-devant après avoir renouvelé le vêtement indispensable, ce dont en *gentleman* soigneux il ne se fait point faute chaque matin, sans nul doute.

Parlons sérieusement : pour mettre en relief un argument de cette valeur, il faut de trois choses l'une, ou que M. de Holmfeld n'ait pas lu un seul des ouvrages d'Allan-Kardec, ou qu'il en ait sciemment et au rebours tordu le sens, ou que ses lunettes anti-réincarnationnistes lui aient furieusement troublé la vue. J'aime à penser que l'erreur doit être imputée aux lunettes. J'ai lu Allan-Kardec, j'ajouterai même sans prétention, étudié. Du commencement à la fin de son œuvre j'ai reconnu juste le contraire de ce que M. de Holmfeld y a découvert. Du point obscur de la vie rudimen-

taire où l'âme débute, jusqu'à son épuration finale, je l'y vois, à travers une suite de pérégrinations, d'épreuves, de missions, de renouvellements corporels, de changements d'habitats, se développer, progresser toujours mais toujours et indéfectiblement rester elle-même, c'est-à-dire conserver intacte son identité, garder la conscience permanente de son être, de son moi, de sa personnalité distincte de toute autre personnalité. Il y a plus, cette individualité inaltérable de l'âme dans le cours de ses étapes terrestres et spirituelles est précisément le nœud qui relie, et, s'il est permis de dire, justifie les diverses parties de la doctrine d'Allan-Kardec ; nœud sans lequel elle ne serait pas un système qui défie toute attaque, mais un gros contre-sens philosophique.

A quoi tiennent les événements ! si avant d'entamer sa campagne M. de Holmfeld avait songé à ouvrir son dictionnaire de poche au mot réincarnation, il se fût évité le déplaisir d'ébrécher sa plume de combat et d'essouffler son dada. Il y aurait vu que se réincarner ne signifie pas s'incarner pour la première fois, mais *renouveler* son enveloppe charnelle.

Pour déduire de là que, si ce renouvellement devait faire perdre à l'âme sa personnalité, il n'y aurait pas incarnation nouvelle (*re rursus*) mais simplement incarnation d'un nouvel être appelé à la vie, il ne faut pas une contention d'esprit extraordinaire. Le tout sous réserve qu'avant d'ouvrir son dictionnaire M. de Holmfeld aurait mis de côté ses lunettes.

Allan-Kardec n'avait pas, j'en conviens, la plume fulgurante de son terrible adversaire, en revanche il savait peser ses mots et en reconnaître la vaelur exacte.

Lancé de la sorte contre les réincarnationnistes jusqu'où M. de Holmfeld ira-t-il ? il est malaisé de le prévoir, bien qu'il ait reçu un premier avertissement qu'en chevauchant de ce train il courait grand risque de rencontrer quelques fondrières et tous ses désagréments. Un correspondant anonyme du « Spiritualist » s'est efforcé de lui démontrer qu'il entreprenait une expédition plus qu'aventureuse et se préparait à une de ces culbutes dont on aime généralement peu à se souvenir.

L'avertissement est calme, posé, charitable, en un mot, pourvu de toutes les qualités d'un avertissement fraternel, aussi n'est-ce qu'à regret que j'y relève deux points dont l'un m'a paru hors de propos et l'autre ne m'a pas satisfait. *Amicus Plato sed magis amica veritas.*

Il y est dit entre autres choses : « Il est fort à supposer cependant que le réincarnationniste croit tout autant à l'existence individuelle de l'âme que le non-incarnationniste, quoique ni l'un ni

l'autre ne puissent fournir la plus minime preuve pour soutenir ou renverser cette thèse. »

Sans doute le réincarnationniste n'apporte pas de preuves nouvelles à l'appui de la croyance à la perpétuelle identité de l'âme. Où en est pour lui la nécessité ? Immortalité et réincarnation sont deux problèmes différents dont l'un ne peut être abordé avant que le premier ne soit résolu. Avant de s'inquiéter des conditions dans lesquelles se passera son immortalité, il a dû s'assurer d'abord qu'en croyant à la persistance de son être après la dissolution de son corps, il ne s'abandonnait pas, selon l'élégante expression d'un docteur ès-sciences historiques et philosophiques de la République française, à une aspiration niaise. Pour cela il n'a eu qu'à s'examiner d'une part, de l'autre à examiner le monde extérieur. Il n'a eu qu'à se dire : je suis *moi*, ni double, ni à demi, ni être multiple, ni être fractionnaire, mais *un* ; je le sais, j'en suis sûr parce que je le sens et qu'il est évident que ma personne n'est point mon corps, simple accessoire dont, rigoureusement parlant, je n'ai pas même une seconde la pleine possession, forcé que je suis d'en emprunter et d'en restituer continuellement les éléments à ce qui m'entoure.

Si l'observation m'apprend que tout composé est susceptible d'être dissous, tout multiple divisé, arrivé à l'unité de l'être, quelque effort d'esprit que je fasse, je la trouve irréductible, d'accord en cela avec les penseurs de tous les temps, de toutes les écoles. Je suis, et je suis *un*, donc je ne cesserai pas d'être. Admettre que l'être puisse cesser d'être, c'est admettre une contradiction dans laquelle les matérialistes eux-mêmes, qui n'y regardent pas de trop près, n'ont garde de tomber. Ils ne refusent l'immortalité à l'âme que parce qu'ils la supposent un composé, un assemblage de forces que le hasard a réunies et doit séparer, oubliant que chaque fois qu'ils parlent, pensent, veulent ou agissent en mettant en avant leur *moi* et non leurs *nous*, ils infirment leur hypothèse.

Or cette preuve directe que me fournit ma raison, la science dite positive vient ajouter en quelque sorte une démonstration palpable. De toutes les opérations qu'elle fait subir à la matière, il ressort en dernière analyse ce résultat constant, invariable, fatal : *Rien ne se perd ; tout se retrouve intégralement*. Dès lors que l'élément matériel, individualité en tout passive et qui s'ignore, est indestructible, je suis fondé à conclure que l'unité humaine, personnalité par elle-même, agissante et consciente, ne peut à plus forte raison s'évanouir dans le néant. — Le néant, un mot à reléguer avec le hasard au chapitre des non-sens.

Si, laissant le relatif, je m'adresse à l'absolu, à Dieu, ma raison

m'affirme que Dieu en semant les êtres dans l'univers n'a pu vouloir se donner l'*absurde* spectacle d'une succession indéfinie d'ombres éphémères. Autrement Dieu serait le caprice et non la raison suprême. Appelant les êtres à la vie pour les en rejeter aussitôt, il se contredirait ; il voudrait et ne voudrait pas. Réalité par excellence, il n'enfanterait que des formes, des fantômes, des apparences. Que je passe durant une seconde ou un siècle ou mille siècles dans le temps par rapport à l'éternité divine, c'est exactement la même chose. Dieu est, j'existe, donc je suis immortel. Enfin à ces preuves (j'en passe), qui comptent pour le réincarnationniste, vient s'en joindre une autre qui a bien sa valeur : les Esprits lui démontrent, par des *faits* de toute nature, qu'après avoir laissé là ou là leur enveloppe charnelle, ils n'en ont pas moins conservé intégralement la pensée, la mémoire, la conscience, la volonté et le pouvoir d'agir.

N'est-ce donc assez et qu'a-t-il besoin de s'attarder à un problème résolu quand déjà un autre problème s'impose à lui dans l'ordre de ses recherches et de ses intérêts les plus directs : l'âme est immortelle, oui ; mais dans quelles conditions ? Nouveau champ d'exploration, nouvelles découvertes à faire.

La remarque du correspondant eût ressemblé beaucoup à celle-ci qu'un passant adresserait à un homme en train de se construire une maison : les fondements sont assurés, le rez-de-chaussée est terminé et je vois, monsieur, que vous avez entrepris le premier étage, mais je ne vois pas que vous ajoutiez la plus petite pierre au rez-de-chaussée. — Inutile pour moi, répondrait le constructeur.

(A suivre.)

TONOEPH.

CORRESPONDANCE ET VARIÉTÉS.

La niaiserie du Spiritisme.

Les Spirites sont des niais, parce qu'ils croient à des phénomènes qu'ils ont vus, constatés, examinés, étudiés, provoqués, et auxquels ont cru, dans tous les temps et dans tous les pays, les hommes qui ont le plus honoré l'humanité par leur science, leur sagesse, leurs vertus. Ceux qui les qualifient ainsi croient naïvement prouver leur supériorité intellectuelle, en niant sans examen et en riant des vérités qu'ils ignorent. Ne serait-ce pas à leur intention qu'on a dit :

Plus potest negare asinus quam probare philosophus ?

Un ignorant peut nier plus qu'un philosophe ne peut prouver.

Quoi qu'il en soit, comme la vérité n'est jamais chose indifférente, et que la vérité spirite est de celles qui exercent la plus grande influence sur les destinées de l'humanité, nous opposerons encore une fois au Spiritisme de fantaisie, très-ridicule en effet, que les beaux esprits négateurs mettent en avant, le Spiritisme vrai, le Spiritisme des gens sérieux.

Pour cela, nous ne croyons pouvoir mieux faire aujourd'hui que de traduire la partie la plus importante d'un article emprunté au numéro de juillet dernier de la revue *Annali dello Spiritissimo in Italia*, qui se publie à Turin et qui est à sa treizième année d'existence. Cet article est dû à la plume autorisée du savant directeur des *Annali*, Niceforo Filalete.

Le voici :

LE SPIRITISME ET LE PROGRÈS SCIENTIFIQUE

« Nous avons vu que notre intelligence ne peut absolument comporter l'assimilation brusque et immédiate d'une vérité quelconque qui en surpasse, même de peu, la capacité. Il y a, en conséquence, impossibilité radicale pour les Esprits, alors même qu'ils le voudraient, de nous communiquer directement une idée supérieure, et aussi manque total et nécessaire de toute idée semblable dans les dictées médianimiques.

« Et cela ne suffit pas. La loi inéluctable du progrès impose le travail personnel. D'où il résulte que les bons Esprits, quand même ils le pourraient, refuseraient toujours, pour notre avantage et en vue de notre perfectionnement obligé, de nous révéler nettement et gratuitement la science, la vérité, la lumière.

Mais que l'on ne croie pas que ces deux lois soient les seules qui régissent et déterminent la mesure distributive de la vérité par le moyen des médiums. Il n'a pas une idée claire de ce qui est ou n'est pas possible par ce moyen celui qui, aux considérations précédentes, n'ajoute pas les deux suivantes :

« Pour réaliser les vues de Dieu, nos éducateurs ont concerté pour nous, et sans doute avec notre propre consentement, un ensemble de mesures, de prescriptions et d'exercices les plus aptes à nous purger de nos faiblesses, de nos défauts, et à nous approcher de la perfection, dernier but de notre existence. Un tel ensemble de dispositions constitue pour chacun de nous ce que le vulgaire appelle la destinée. Il est fatal, et aucune force d'incarnés ou de désincarnés ne peut nous y soustraire ou même nous mettre seule-

ment en mesure de l'é luder en partie. Par conséquent, toute demande, toute tentative, tout effort tendant à affaiblir cette loi fondamentale rebondit nécessairement et prend une direction opposée.

« D'un autre côté, dans la plupart des cas, l'activité personnelle, cause et condition nécessaire du progrès, n'existerait pas ou au moins ne se produirait pas au même degré, s'il n'y avait, pour la provoquer, l'alimenter et la diriger un mobile spécial, une raison particulière qui consiste ou dans l'ignorance qui nous pèse, ou dans l'incertitude qui nous tourmente, ou dans la souffrance qui nous stimule, ou dans l'espérance qui nous entraîne. Quel que soit ce mobile, quelle que soit cette raison particulière, ni les Esprits, ni les hommes ne pourraient y porter atteinte et nous priver d'un stimulant aussi utile, d'une aide aussi précieuse. Être pleinement libres, avoir une puissance d'initiative illimitée et répondre de chacune de nos déterminations, de chacune de nos pensées, de chacun de nos pas et de chacun de nos actes : voilà notre loi, notre bien, notre gloire, notre privilège. Les erreurs mêmes dans lesquelles nous tombons accidentellement, les douleurs que nous nous attirons, les malheurs qui nous frappent, effets d'un usage moins bon de cette liberté, par notre volonté ou par notre ignorance, n'ont-ils pas un côté profitable en ce qu'ils sont les expériences les plus salutaires et les plus instructives ? En les considérant d'un œil matériel et terrestre, nous n'avons certes pas toujours, il est vrai, raison de nous en réjouir ; mais le gain moral que nous y faisons est immense, car chacun de nous, selon ses besoins personnels, en devient plus circonspect, plus humble, plus hardi, plus entreprenant, plus avisé, plus capable. C'est ce que n'ignorent pas nos guides dont le devoir est de veiller sur nos intérêts vraiment graves et réels, et qui, à cause de cela, ne permettront jamais à qui que ce soit de changer ou d'altérer cet état de choses profitable.

« Donc quatre barrières, qu'on peut appeler les quatre limites radicales des communications, circonscrivent fatalement par rapport à l'homme toute inspiration, tout acte médianimique intelligent. Au delà, il n'y a que l'absurde, et supposer, par exemple, que, pour avoir des nouvelles de Franklin ou de Livingstone, on aurait pu épargner beaucoup d'argent et éviter beaucoup de périls, ou que, pour traiter une maladie, sonder une plaie, il serait plus à la portée de tous de recourir à des médecins désincarnés plutôt qu'à ceux qui exercent corporellement au milieu de nous leur noble profession, équivaut à insinuer une théorie qui, prise abstractivement, est fautive, et qui, dans l'application ne tarderait pas à rece-

voir le plus humiliant démenti, au grand dommage du Spiritisme, quoiqu'on ne puisse nier que, dans certains cas particuliers, isolés, peut-être même nombreux, mais toujours indéterminables et circonscrits, il soit permis aux Esprits de faire de semblables révélations, qui sont des anomalies imposées par des raisons d'utilité générale.

« C'est pourquoi le Spiritisme, sous le rapport scientifique, comme sous tout autre rapport, ne promet rien de nouveau, de gratuit, d'absolument étranger à nos idées actuelles. Mais cela ne veut pas dire que, même sous le rapport purement scientifique, il ne soit pas extrêmement avantageux. Tout au contraire, en révélant au savant, au chercheur un monde beaucoup plus grandiose et beaucoup plus admirable que tous les mondes matériels possibles, le Spiritisme découvre à ses regards émerveillés d'immenses perspectives et ajoute des espaces incommensurables au champ antique et restreint de l'observation.

« Mais si ce profit est incalculable, il ne faut pas oublier qu'il est le seul, l'unique que la science puisse se promettre du Spiritisme, directement, sans préparation spéciale, sans longue étude et sans déduction laborieuse.

« En conséquence, que celui qui aime sérieusement le progrès scientifique et veut doter l'humanité de nouveaux trésors intellectuels, au lieu d'interroger les Esprits et de leur demander de lui expliquer les mystères grands ou petits, faciles ou difficiles de ce monde ou de l'autre, et de l'initier, sans fatigue de sa part, dans les secrets des sciences morales, religieuses, éternelles ou simplement humaines, naturelles, terrestres, au lieu en somme de tenter l'impossible et de s'égarer dans une voie sans issue, préfère un travail plus sage et plus fécond, et s'enrôle dans les glorieuses et nobles phalanges des ouvriers de la pensée et de l'intelligence, en quelque lieu qu'ils aient planté leur tente, érigé leur observatoire, appliqué la règle et le compas, installé les cornues et le microscope, dans le monde matériel ou dans le monde spirituel, voyageurs, explorateurs, physiciens, naturalistes, chimistes, astronomes, mathématiciens, philosophes, littérateurs. Là seulement, travailleurs infatigables, assidus à votre poste, vous trouverez l'occasion de réussir que perd follement celui qui se fait le ridicule chasseur de la vérité, toujours en embuscade derrière le crayon poussé par la main d'un médium. »

V. TOURNIER.

Histoire touchante

RACONTÉE AU DOCTEUR EDWARDS PAR UN DE SES AMIS.

Dans un ouvrage du révérend docteur Edwards (célèbre écrivain américain), se trouve une histoire simple mais touchante d'apparition. Une jeune fille, un enfant presque, revient de l'autre monde pour dire un mot de consolation et d'encouragement à sa pauvre mère éplorée, et réussit au point de faire briller un éclat de joie dans des yeux presque éteints par les larmes. Celle dont on pleurait l'absence *peut-être* éternelle, se matérialise tout à coup pour donner à sa mère chérie l'assurance de sa présence auprès d'elle, lui annoncer qu'elle vient d'aborder saine et sauve sur le rivage de la mort, et lui faire comprendre, par quelques paroles rapidement énoncées, que le bonheur et la joie sont maintenant son partage. Le Dr Edwards cite le passage d'une lettre qu'il a reçue d'un ecclésiastique savant et éclairé, qui habitait le Nord de l'Allemagne, et dans la famille duquel cette manifestation eut lieu, en l'année 1759. C'était du temps où, jeune encore, il vivait chez ses parents à Levin, village du duché de Mecklembourg. Voici ce qu'il en dit à son ami :

« Avant de terminer ma lettre, je désire vous faire part d'une histoire édifiante, et dont je peux vous garantir l'authenticité. Feu ma mère, qui était une personne bonne et pieuse, perdit — d'une manière tout à fait inattendue et après une bien courte maladie — sa fille, ma sœur cadette, âgée d'environ quatorze ans. Ne la croyant pas en danger, elle ne l'avait pas entretenue de sujets religieux, ne lui avait fait faire aucun préparatif en vue de la mort. Donc, elle se reprochait continuellement et amèrement cette négligence ; et, de plus, elle craignait de ne l'avoir pas soignée suffisamment pendant sa maladie, d'avoir été peut-être ainsi la cause involontaire de sa perte. Elle en fut tellement affligée qu'elle commençait à dépérir visiblement, ne mangeait presque plus, ne parlait jamais sauf quand on l'interrogeait, et alors même, elle ne répondait que par monosyllabes ; tout son temps se passait dans la prière et les larmes. Déjà grand à cette époque, je fus assez inquiet de voir ma mère constamment plongée dans cette morne tristesse, et un jour j'en parlai à mon père, lui demandant ce qu'il y aurait à faire pour la consoler. Lui secoua la tête, et me montra du doigt le ciel, pour me faire comprendre que si Dieu ne lui venait pas en aide, elle succomberait probablement à sa douleur. Or il arriva que peu de jours après (c'était le dimanche avant la

saint Michel), nous étions tous allés à l'église, excepté ma mère qui gardait la maison. Elle venait de terminer sa prière du matin, et au moment où elle se relevait, elle crut entendre du bruit derrière elle, comme s'il y avait quelqu'un dans la chambre. En se retournant pour découvrir d'où venait ce bruit, elle se sentit subitement enlacée dans des bras invisibles, et une forme légère, quoique solide au toucher, se pressa contre son sein, l'embrassant avec passion. Au même moment elle entendit distinctement la voix de sa fille, qui lui disait d'un ton clair et ferme : *Oh! maman, maman, je suis si heureuse, je suis si heureuse!* Avec ces paroles, rapidement et nettement articulées, la manifestation cessa. Mais à notre retour de l'église, nous nous aperçûmes immédiatement qu'il s'était passé quelque chose d'inusité. Notre chère mère avait repris sa vivacité, sa gaieté d'autrefois. A partir de ce moment, elle ne refusa plus de manger, ni de causer avec nous; elle remercia Dieu de l'immense bonheur qu'il lui avait accordé, et pendant le restant de ses jours, elle ne parla plus jamais une fois avec amertume ou regret du départ de sa bien-aimée.

Le D^r Edwards ajoute : A ceux qui ont la médiumnité auditive suffisamment développée pour saisir les sons d'outre-tombe, que de fois n'est-il pas donné d'entendre, non-seulement des paroles belles et consolantes, murmurées par des lèvres d'ange, mais quelquefois aussi des musiques célestes qui réjouissent l'oreille et charment les sens, donnant un avant-goût des harmonies sublimes du monde éthéré des Esprits, un léger aperçu des jouissances que l'avenir nous réserve dans quelque séjour lointain des cieux ?

Traduction : M. HENEBRY.

Sauvés grâce à un rêve.

Le capitaine *Smalley*, de West Duxburg, vient tout récemment de recevoir un superbe chronomètre du gouvernement anglais pour avoir sauvé, le 30 novembre dernier, l'équipage du brick *Spar-kenhoe*. Voici en quelles circonstances singulières, tirées du rapport publié par les journaux anglais, ce sauvetage s'est accompli. Le capitaine Smalley était parti de Bordeaux, le 24 novembre 1875, sur le brick *le Frédérick-Eugène*, de Portland, qu'il commandait. Sa destination était Key-West, aux Etats-Unis. A peine dehors, les vents étaient devenus contraires, et 200 milles étaient à peine faits, le 29 novembre, lorsque pendant la nuit le capitaine Smalley s'éveilla en sursaut, tout impressionné par un rêve dans lequel il avait

vu un certain nombre d'hommes en détresse qu'il s'efforçait en vain de sauver. Comme sa femme naviguait avec lui (selon l'usage de beaucoup de capitaines anglais), M. Smalley lui fit part de ce rêve en ajoutant : « *Pourvu que ce ne soit pas l'indice d'une réalité !* » puis il n'y pensa plus, et se rendormit.

La même vision lui apparut de nouveau, plus distincte cette fois. Les hommes étaient groupés sur une épave, et un prompt secours pouvait seul les empêcher d'être engloutis !

Le capitaine Smalley monta du coup sur le pont, il faisait nuit, l'on ne voyait rien. Une inspiration lui vient, il fait changer la route de deux quarts, et ordonnant qu'on le prévienne au jour, il va se recoucher et dort cette fois sans encombres. Dès l'aube, il est de nouveau sur le pont, inspectant soigneusement l'horizon avec sa longue-vue. Il ne tarde pas, en effet, à apercevoir à grande distance, et au vent, un navire battant pavillon de détresse. Il fait aussitôt toute la voile possible, la brise était très-fraîche et la mer grosse, pour gagner dans le vent. A la deuxième bordée, l'on n'était plus qu'à deux milles du navire en détresse, lorsqu'on aperçut trois embarcations bondées de monde qui dérivèrent sur le brick. Le capitaine Smalley mit en cape, et les recueillit, ils étaient vingt-trois, les canots furent abandonnés, et l'on rétablit la voilure pour laisser porter. Il était temps, cette manœuvre était à peine effectuée que le vent soufflait en tourmente, et que rendant inabordable les côtes d'Espagne, il forçait de se diriger vers le détroit où le capitaine Smalley arriva heureusement. Il déposa l'équipage naufragé à Gibraltar, et dès que les vents eurent molli, il reprit le cours de son voyage.

D. A. C.

DISSERTATIONS SPIRITES.

Communications.

Médium, M. A. D...

Vendredi, 14 juillet 1876.

Mes amis, vous ne pouvez plus rien matériellement pour empêcher notre sœur qui arrive au terme de son épreuve terrestre, de venir nous rejoindre ; votre union et vos soins affectueux adouciront ses derniers moments qui n'auront rien de pénible après sa mort ; vos liens, vous le savez, ne seront pas rompus.

On récolte toujours selon qu'on a semé : grâce à vous, votre mère est spirite. Son passage de votre triste monde au nôtre s'effectuera sans difficulté, si vous la soutenez par vos prières, en demandant à Dieu de permettre aux bons Esprits d'aider au dégagement de son âme. Bientôt après, vous pouvez l'évoquer et vous aurez en elle une amie dévouée, un précieux appui.

Pour vous, la plus grande des consolations est d'avoir pu constater sa foi spirite. La mort n'est rien vis-à-vis de cette foi ; elle est une transformation, un progrès et rien de plus, aussi bien pour celle qui s'éloigne que pour ceux dont l'exil n'est pas encore terminé. Au moment de franchir le seuil de la vie terrestre, pour l'Esprit croyant et conscient, les aperçus de votre monde s'élargissent et s'épurent, les idées s'élèvent, les petites passions mondaines s'effacent.

Sous ces impressions, un lointain reflet du jour nouveau va luire pour le désincarné dont votre mère vous a parlé ce matin.

Les grandes lignes de vos trois existences si intimement liées dans ces dernières années, lui ont apparu dans leur signification la plus haute : toutes les difficultés du chemin parcouru se sont effacées à ses yeux, elle n'en a vu que le bon résultat, pour vous rapprocher à nouveau dans sa tendresse.

Les élans d'un cœur reconnaissant, qui sait pardonner avec générosité les torts qu'on a eus envers lui, sont agréables à Dieu, dont la mansuétude ne saurait être moins complète que celle de sa créature ; votre mère a ce matin accompli au plus haut degré une action généreuse, charitable, qui lui sera aussi profitable qu'à vous.

Elle a suivi ce divin enseignement, gravé au fond de nos cœurs : « Pardonnez afin d'être vous-même pardonné », et celui-ci : « Remettez à ceux que vous aimez les griefs que vous pouvez avoir contre eux ; Dieu, voyant votre charité, les leur remettra. »

Amis, un dernier conseil : N'imitiez pas ces sectateurs qui croient avoir tout fait lorsqu'ils ont payé des prières pour un parent, puis élevé un tombeau qu'ils font entretenir soigneusement, tout en ne pensant au mort que de loin en loin, ne sachant répéter que des formules de nulle valeur quand le cœur ne lui en donne pas. Souvenez-vous que les spirites ont d'autres devoirs envers les morts, surtout envers ceux qui avaient la foi au Spiritisme.

A quoi servirait la possibilité des relations entre incarnés et désincarnés si cette science restait une lettre morte ? Les spirites doivent entretenir des relations suivies avec les Esprits de leurs parents défunts, et cela, au plus grand profit des uns et des autres.

La communication, que, dans ces conditions, l'on obtient à l'aide de la prière, avec la permission de Dieu et le concours des bons Esprits, est aussi bonne et aussi salutaire aux morts qu'aux vivants. Les mondes spirituels et corporels vont ainsi, se pénétrant de plus en plus; l'abîme qui existait entre eux se comble chaque jour et l'antagonisme passé fait peu à peu place à la charité et aux bons offices réciproques; en définitive, elle est une des causes les plus sérieuses de l'échec de presque toutes les tentatives de restauration sociale, dans le sens des vérités que le Christ a enseignées.

Les esprits qui vous environnent hostiles aux incarnés, doivent faire cesser cette cause, au moyen d'influences réciproques et de relations constantes; ce sera déblayer de ses plus grands obstacles, la route du progrès en la rendant possible et certaine.

Spirites, vous devez accepter avec résignation et courage l'absence relative de l'un des vôtres; vos yeux charnels ne le verront plus, mais il n'en sera pas moins souvent avec vous, de cœur et d'esprit.

Croyez donc et priez.

Lundi, 17 juillet 1876, 7 h. soir.

Cette âme va quitter son enveloppe corporelle; elle ne t'entourera pas moins d'affection parce que tu ne la verras plus sous un joug terrestre. Songe donc combien, dégagée de toute entrave, elle te prodiguera les trésors de son dévouement, et combien elle sera heureuse si elle se voit aimée et non oubliée.

Le souvenir des vivants est une des grandes joies des désincarnés.

Il ne faut pas te laisser aller à une douleur exagérée en voyant partir cette chère créature pour la vraie vie; songe à ses souffrances corporelles et demande à Dieu de les abrégier; ne fais pas la part de l'égoïsme humain dans un tel moment.

Que peut être ta douleur en comparaison du bonheur qu'elle aura à se détacher de sa chair corrompue et usée par 72 ans de vie sur la terre!! Sois forte, cache-lui toute douleur, afin qu'elle ne s'occupe pas du vide qu'elle laisse en partant, et qu'elle ne songe qu'à demander aux bons Esprits son dégagement complet.

En suppliant Dieu de te la laisser encore, tu la fais lutter contre des désirs contraires; et cette lutte empêchera son rapide dégagement. Sa dernière pensée n'est-elle pas déjà attachée trop fortement à la terre par ces deux êtres qu'elle chérit? Toi surtout, et Adrien, parce qu'il est un second toi-même.

Ne sens-tu pas combien elle est encore attachée à ses liens terrestres par le désir qu'elle exprime sans cesse de vous avoir près d'elle? Cache-lui tes larmes et fais abstraction de ton être qui est

encore trop lié aux intérêts matériels, puisqu'il voit une séparation dans l'acte naturel de la mort.

L'égoïsme doit céder devant la délivrance de l'esprit ; n'entrave pas le grand œuvre du Créateur qui n'ôte la vie terrestre que pour redonner à l'Esprit sa vraie patrie.

(Elle est morte à 7 h. 1/2.)

Mercredi, 19 juillet, 9 heures moins 1/4, matin.

L'Esprit de ta mère n'est pas avec son corps ; il va souffrir cependant de voir *son double moi* s'en aller de la maison ; mais si tu pries, sa souffrance sera bien adoucie ; si tu es calme, c'est qu'elle est près de toi, et qu'elle ne veut pas que tu te désespères de la voir libre de son enveloppe matérielle. Elle suivra cependant *Adrien* (1) ; mais cela ne l'empêchera pas d'être ici, avec sa fille bien-aimée. Si tu continues à être raisonnable, elle se dégagera plus vite de son reste de trouble.

Ne crains pas pour elle la présence des indifférents ; elle n'attache plus aucune importance à tous ces détails.

Nous sommes à tes côtés ; si tu ne te laisses pas aller à ta douleur, nous te soutiendrons ; ta fatigue physique nous aide puissamment à atténuer ta sensibilité morale.

Nous te conjurons d'être raisonnable, et si tu le veux, tu le peux.

Quand donc ne t'arrêteras-tu plus à ces misères de la vie ? Que t'importe les sœurs ? Elles ne peuvent t'empêcher de communiquer en pensée avec ta mère qui est avec toi, et non dans son enveloppe ; elle connaît assez le Spiritisme pour comprendre son état. Ne sais-tu donc pas qu'entre son enveloppe et toi elle n'hésitera jamais ? Quand le Christ a dit que *l'amour était la loi divine*, n'a-t-il pas fait comprendre, à vous autres spirites, que dans cette *loi* vous trouvez tout : consolation, foi, espérance et surtout *pardon*.

Prie, mais regarde d'un cœur ferme le cercueil qui n'emporte que la dépouille corrompue d'un Esprit immortel.

Transformation de l'humanité.

Médium S... M...

DISSERTATION SUR LA MANIÈRE DONT LES ESPRITS AGISSENT DANS L'ESPACE POUR ARRIVER A TRANSFORMER EN PEU DE TEMPS L'HUMANITÉ.

« Du 24 septembre 1875.

« Dans ce moment on agite en divers lieux dans les cercles spirites une question qui préoccupe tout le monde. C'est celle-ci :

(1) A ce moment M. A. D... conduisait le deuil.

Comment les Esprits pensent-ils pouvoir en peu de temps transformer l'humanité ?

« Nous t'avons déjà donné une dictée (celle B du 31 août 1875), qui résume cette question et les moyens que nous employons pour atteindre le résultat. Je vais aujourd'hui te donner quelques explications de plus, et en quelque sorte rendre la chose palpable.

« C'est un axiome admis parmi les hommes, que les semblables attirent les semblables. Donc les hommes arriérés, ceux dont les idées, les manières de voir et d'agir sont en retard sur le progrès général de l'humanité, attirent à eux des Esprits qui sont dans les mêmes idées, et qui exercent sur les médiums (car au point de vue de la communication, de l'influence invisible et occulte de la pensée, tout homme est médium) une action dans le même sens. En sorte que ces hommes sont, à leur insu même, excités et maintenus dans le même ordre d'idées, et qu'ils se placent toujours à leur même point de vue, sans pouvoir en sortir.

« Les Esprits, de leur côté, qui ont quitté la terre avec ces idées entachées d'erreurs systématiques, les conservent et s'y attachent. Ils ne veulent pas en sortir. Toute discussion, toute influence qui les menace de la lumière, et qui leur fait craindre d'avoir à modifier ces idées, leur donne de l'effroi et de l'antipathie. Ils se concentrent dans leurs pensées et ils les déversent sur leurs médiums.

« D'autres Esprits plus vicieux, car ils savent qu'ils agissent mal, vont exciter les mêmes hommes dans leurs pensées, et ceux-là ce n'est pas par conviction qu'ils agissent, c'est par malice, et pour maintenir ces hommes dans leur état arriéré.

« Les Esprits qui sont avancés et heureux, ont donc à lutter à la fois contre des systématiques et contre les pervers.

« Contre les systématiques nous agissons en les enveloppant de nos fluides combinés aux fluides humains. Nous les prenons pour ainsi dire dans un filet au milieu duquel la lumière se fait pour eux, parce qu'alors notre pensée les pénètre, et comme l'Esprit ne peut pas ne pas voir alors la lumière, ils sont obligés de reconnaître où est la vérité. Ils peuvent bien se débattre un peu ; mais ceux-là du moins peuvent être convaincus, parce qu'ils sont de bonne foi. En peu de temps, donc, ils se soumettent, et, de résistants, ils se font soumis. Ils cherchaient à tenir leurs médiums dans leurs idées, ils travaillent ensuite à les éclairer et à les amener vers la vérité.

« Ceux-là donc ne sont pas le plus grand obstacle ; il faut du temps pour les réduire et les convaincre tous ; mais, comme une fois convaincus ils se mettent dans nos rangs et travaillent eux-mêmes avec nous, ils deviennent à mesure de leur conversion, de vrais défenseurs de la doctrine.

« Reste à examiner les difficultés que rencontre la soumission des pervers. Oh, ceux-là luttent. Ils résistent de toutes leurs forces ; et, tant que l'heure n'est pas arrivée pour eux de comprendre et de voir la lumière, non-seulement ils agissent comme feraient des bêtes indomptables, mais de plus ils résistent d'une manière formelle et persistante à la compréhension, ou plutôt à l'admission de la vérité. Cependant nos efforts sur eux ne sont pas perdus ; car du moment où ils ont assez de force pour nous comprendre, ils font un retour sur eux-mêmes, et, dans la limite de leur élévation, ils deviennent nos auxiliaires, souvent très-énergiques, et animés d'autant plus de bonne volonté qu'ils étaient auparavant pénétrés de mauvais sentiments et de perversité.

« Naturellement, et comme en cela les fluides humains nous sont indispensables pour agir vivement, par ce seul fait que toutes les fois que nous agissons au point de vue de l'humanité en elle-même, la solidarité exige cet échange, ce concours d'action et d'influence conscient ou inconscient, nous ne pouvons marcher et obtenir des résultats qu'en raison de la masse de bons fluides humains que les hommes nous peuvent fournir. Si donc les hommes ne nous en donnent que peu, nous ne pourrions obtenir que peu. Mais si le nombre des spirites augmente, s'ils sentent bien, et s'ils se réunissent tous dans une profonde communion de pensées et de désirs pour demander à Dieu la transformation rapide du monde, alors la masse de fluides qu'ils nous fourniront sera considérable.

« De plus la progression est rapide dans la transformation qui s'accomplit. Tout ennemi soumis devient un auxiliaire ; et si ce n'était le nombre incalculable des Esprits à réduire et à instruire, le résultat serait vite obtenu.

« D'autre part le monde, je te l'ai déjà dit, voit aujourd'hui arriver peu d'Esprits arriérés qui s'y incarnent. Tout marche donc rapidement vers ce résultat : augmentation des spirites sur la terre ; donc augmentation de fluides qu'ils nous fournissent, par suite augmentation des pertes que produit cette action dans les rangs des Esprits attardés ; or, tout mauvais Esprit qui se soumet, est non-seulement un Esprit de moins dans l'armée rebelle, mais encore il devient un serviteur de plus dans l'armée des bons. Donc on peut concevoir, d'après cela, que dans un délai assez rapproché cette armée sera détruite, et quand ils ne pourront plus lutter contre nous dans l'espace, que les derniers seront incarnés sur la terre, le combat sera ramené ici bas. Mais la bataille sera rude ; car ces derniers qui auront résisté jusqu'alors, seront certainement des Esprits très-pervers. De plus, comme l'incarnation devient une sorte de boulet mis aux pieds de l'Esprit, quand les phénomènes

puissants qui se produiront alors frapperont ces intelligences rétives, elles se soumettront parce qu'elles ne pourront plus nous fuir; la matière les retiendra. Elle sera ainsi pour eux à la fois un frein et une occasion d'arriver à observer et à croire ce qu'auparavant, et à l'état d'Esprits errants, ils se seront efforcés de nier et de repousser. »

Signé : MALZAC MARC.

N. B. — Dans cette dictée B il est dit que les Esprits pensent que la transformation aura lieu avant la fin du siècle; toutefois je dois dire que le mot transformation a été employé seulement dans ce sens que dans le délai indiqué le Spiritisme aurait acquis droit de cité et serait devenu la loi de la majorité des habitants des pays civilisés.

Médiurnité guérissante.

AFFAIRE GEOFFRE.

Nous lisons dans une feuille du Midi, le *Bon Sens de Carcassonne*, que le lundi 24 juillet, Etienne Geoffre, jardinier à Coursan (Aude), comparait devant le tribunal de Narbonne. La citation porte que c'est à la requête de M. le procureur de la République. Les faits reprochés à Geoffre, — nous copions la citation, — sont :

D'avoir « exercé l'art de guérir sans avoir de certificat, de diplôme, ni de lettre de réception, en ordonnant des lotions d'eau, des pratiques spirites et des achats de livres spirites. »

L'auditoire, à ce qu'il paraît, était très-nombreux et composé en grande majorité de gens guéris par Geoffre, de spirites de Narbonne et des villages environnants.

Nous n'entendons analyser, ni le réquisitoire de M. le procureur de la République, ni la brillante plaidoirie du défenseur; ce qui importe c'est de connaître les faits qui se sont produits à l'audience, les conclusions déposées par le défenseur et les motifs du jugement.

A l'audience il a été constaté, comme nous l'avons dit, que Geoffre a opéré un grand nombre de guérisons et qu'il a toujours montré le désintéressement le plus absolu. Une particularité à noter, c'est que quelques malades en voie de guérison se sont plaints amèrement de ce que les poursuites intentées à Geoffre les avaient empêchés de recouvrer entièrement la santé.

Pour ne pas être trop longs, nous nous bornerons à relever dans les remarquables conclusions déposées par le défenseur, le

passage suivant, sur lequel nous croyons devoir attirer l'attention de nos lecteurs :

« Attendu que guérir comme l'a fait Geoffre, ce n'est exercer ni un art ni une science, mais que c'est faire un acte rentrant dans le domaine religieux ; que c'est exercer, comme le prétend Geoffre, un don que Dieu accorde à ceux qu'il en juge dignes et refuse aux autres ;

« Que dans ces termes et en présence de l'égalité absolue de tous les Français devant la loi, une condamnation contre Geoffre serait un précédent des plus dangereux, puisqu'il exposerait à des peines correctionnelles tous ceux qui, enflammés par un ardent amour de Dieu, parviennent ou croient parvenir par la prière, l'imposition des mains ou l'emploi de l'eau consacrée à des guérisons que la science est impuissante à expliquer... »

C'est en effet par la prière et l'emploi de l'eau, sur laquelle Geoffre avait appelé la bénédiction divine, qu'il prétendait opérer ses guérisons.

Le tribunal, repoussant les conclusions du défenseur, et faisant droit au réquisitoire du ministère public, a prononcé contre le prévenu un jugement de condamnation à l'amende, dont nous extrayons les motifs suivants :

« Considérant qu'il est établi aux débats que Geoffre n'est muni d'aucun diplôme de docteur en médecine ou d'officier de santé ; qu'il n'en a pas pris le titre, et que cependant il a attiré ou reçu chez lui, à Coursan, des malades auxquels il donnait des consultations et auxquels il prescrivait un traitement, tels que lotions d'eau, breuvages d'eau, pris à la rivière d'Aude, prières et achat d'un livre spirite ; considérant qu'en agissant ainsi, l'inculpé Geoffre exerçait illégalement l'art de guérir, et qu'il a contrevenu aux dispositions de l'article 35 de la loi du 29 ventôse an xi... »

D'après ce même journal, trois actes constitueraient, dans cette affaire, le délit d'exercice illégal de la médecine. Ce sont : l'emploi en lotions et en boisson d'eau de la rivière d'Aude, la prière et l'achat de livres spirites. Mais évidemment il n'a pas pu entrer dans la pensée des juges de frapper d'une espèce d'ostracisme l'eau de l'Aude, qui n'est pas plus inscrite au *Codex* comme médicament que les autres eaux ordinaires et potables.

Donc toutes les eaux de cette nature, y comprise l'eau de Lourdes, ne peuvent être conseillées à un malade sous peine de tomber dans le délit d'exercice illégal de la médecine. Il en est de même de toute espèce de prières. Conseiller à un malade, que la science humaine a été impuissante à guérir, d'avoir recours à Dieu et d'implorer son assistance pour obtenir un retour à la santé, ce serait

encore exercer illégalement la médecine. On commettrait le même délit en conseillant l'achat de livres quelconques, car les juges de Narbonne n'ont certainement pas eu en vue les livres spirites seuls, puisque le Spiritisme n'est pas un délit et qu'ils ne pouvaient songer à l'atteindre; mais bien seulement le délit d'exercice illégal de la médecine.

Nous devons donc penser avec le tribunal de Narbonne que le conseil de prier Dieu ou les saints, que le conseil d'acheter un livre spirite ou tout autre, que le conseil d'user de l'eau ordinaire sont trois faits qui, réunis ou séparés, constituent l'exercice illégal de l'art de guérir.

Le *Messenger du Midi*, en parlant du procès Geoffre s'exprime ainsi: « Depuis longtemps il n'était bruit que des cures merveilleuses de notre spirite; rien ne résistait aux prières et aux lotions qu'il prescrivait, et tous les samedis une foule de malades se rendaient en procession au jardin de cet illuminé. Les pratiques étaient des plus simples, comme le démontreront les débats et comme l'a déjà prouvé l'instruction faite par M. le juge de paix de Coursan, le 24 juin 1876, un jour où la fournée de malades était assez complète, puisqu'il n'y avait pas moins de cinquante chariots stationnant devant le jardin merveilleux.

Il y a à peu près un an, après des épreuves successives faites dans sa famille, et en sa qualité de spirite, Geoffre croyait avoir acquis la certitude qu'il possédait la faculté de guérir. A partir de ce moment, il reçut toutes les personnes qui allaient le consulter, et dont le nombre augmenta tous les jours. Il plaçait ses malades sous la protection de Dieu, du curé d'Ars, son guide; en même temps il invoquait sainte Philomène et les bons Esprits en général. Aussitôt que le malade se présentait, Geoffre imposait ses mains sur la partie malade en récitant la prière suivante :

« Mon Dieu, si vous daignez vous servir de moi, tout indigne que je suis, je puis guérir ce malade, si telle est votre volonté, parce que j'ai foi en vous. Sans vous je ne puis rien. Permettez à mon bon guide, Viannay, curé d'Ars, et à sainte Philomène de vouloir bien me pénétrer de leur fluide salubre, et détournez de moi toute pensée d'orgueil et d'égoïsme qui pourrait en altérer la pureté. Seigneur Dieu tout-puissant, que votre volonté soit faite.

« Au nom de Dieu tout-puissant et des bons Esprits, je conjure le mal de s'arrêter. »

« Cette prière terminée, Geoffre faisait le signe de la croix sur les plaies dangereuses, telles que cancers et autres, et immédiatement il faisait réciter au malade et récitait lui-même l'oraison dominicale et la salutation angélique.

« Il recommandait aux malades d'aimer leurs semblables, de faire le bien, de faire l'aumône, de réciter en famille les prières de l'Évangile spirite, ou bien à ceux qui ne savaient pas lire de dire en famille leurs prières habituelles.

« Enfin, et comme complément et dans le but d'activer ou de faciliter la guérison, Geoffre donnait à chaque malade la faculté de lui présenter un cruchon rempli d'eau de la rivière sur lequel il imposait les mains en disant la prière suivante : « Seigneur Dieu tout-puissant, que votre volonté soit faite. » Et comme cette eau devait remplacer le guérisseur à distance, il prescrivait aux malades de la boire ou de s'en servir en lotions comme ils l'entendraient.

M^e Henri Malric, un des avocats distingués du barreau de Carcassonne, dit le *Messenger du Midi*, est venu prêter à Geoffre le secours de son éloquente parole. Il demande que sans chercher à expliquer les faits et les guérisons dont il a été parlé à l'audience, on respecte les opinions de ses adversaires, surtout quand on ne voit chez un prévenu comme celui-ci que le désintéressement le plus grand, l'amour du bien et une fréquentation d'idées très-élevées même pour l'esprit du brave jardinier.

Le traitement employé par Geoffre n'est pas dangereux, personne ne s'en est plaint. Ses prières n'ont rien qui puisse paraître répréhensible ; elles n'ont rien que de très-élevé. L'imposition des mains est une pratique liturgique. De plus, Geoffre n'a pas appliqué de traitement spécial, mais simplement un boniment qui, s'il ne fait pas de bien, ne fait pas de mal, car l'eau s'applique à tout et ne s'applique à rien. Est-ce là de la médecine ?

On reproche à Geoffre ses pratiques mystiques. Ici encore nous sommes dans le domaine religieux, et non sur le terrain de la médecine. Quoi ! la croyance au surnaturel n'a-t-elle pas existé de tout temps ! Le spiritisme, qui s'est aujourd'hui tellement répandu qu'il compte de nombreuses revues ou journaux, répond à un besoin que certains Esprits éprouvent de se mettre en relation avec ceux qu'on a aimés et qui ne sont plus, et de chercher dans ces pratiques de douces consolations.

M^e Malric dépose des conclusions tendant au relaxe du prévenu.

Le tribunal rapporte un jugement qui, faisant à Geoffre l'application de la loi, le condamne à l'amende et aux frais. »

Il ressort de ces débats que des guérisons ont été reconnues véritables et que d'après la déposition des témoins elles ont été opérées au moyen du fluide magnétique.

Le *Messenger du Midi* s'attache à démontrer par quels procédés Geoffre guérissait les nombreux malades qui allaient le trouver à

Coursan : à son insu, ce journal fait de la propagande spirite, en apprenant à ses lecteurs la manière de magnétiser de l'eau et de s'en servir. Aussi nous verrons bientôt dans le midi de la France, où vient de s'implanter la foi nouvelle, surgir de nouveaux guérisseurs.

La médiumnité guérissante est la plus utile, et c'est celle qui nous montre avec plus de certitude l'assistance des bons Esprits. Elle est le privilège des cœurs droits, pleins de foi et de charité.

Nous adressons nos félicitations à notre frère Geoffre pour son dévouement à la doctrine, son noble désintéressement en donnant gratuitement ses soins aux malades, au détriment de sa santé, de sa fortune et de son repos. Nous l'assurons de notre sympathie, et nous pouvons dire de celle des Spiritistes du monde entier, car ils comprennent, comme nous, que le Tout-Puissant n'accorde le pouvoir de guérir qu'à ceux qui sont animés de bons sentiments et d'une grande pureté. Dieu le récompensera et les bons Esprits l'assisteront encore lorsque des temps meilleurs, que l'avenir réserve au spiritisme, seront arrivés.

CE QUE ME DIT LA RAISON

Chaque homme doit se dire : J'étais le Créateur, puis-je
le redevenir!

LES VÉDAS.

Jésus leur répartit : N'est-il pas écrit dans votre loi :
J'ai dit que vous êtes des dieux?

SAINT JEAN, chap. X.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

A. DE LAMARTINE.

(SUITE.)

Les êtres sont plusieurs, mais la substance est une;
Vérité rare encore et qui sera commune,
Quand l'homme osera lire au livre précieux
Que la nature tient ouvert devant ses yeux.
Du lâche préjugé perçant le voile sombre,
Autrefois Pythagore enseignait que le nombre
Est le père commun des êtres si divers
Qui remplissent l'espace et peuplent l'univers.
Du philosophe grec, l'analyse chimique
Un jour glorifiera la puissante logique.
Elle montre déjà que quelques éléments,
Ensemble combinés en nombres différents,
Forment tout ce qu'on voit et créent les différences
De formes, de couleurs, de vertus des substances.

Ainsi du vil fumier l'horrible puanteur
Se change en noble rose, à la suave odeur ;
L'union de deux gaz, l'oxygène et l'azote,
Comme air donne la vie et comme eau-forte l'ôte.
Suivez l'analogie et ce guide excellent
Vous conduira sans peine à l'unique élément.

On dira : ce système obscurcit le mystère
De la création plutôt qu'il ne l'éclaire.
Tous les êtres sont dieux, nul n'est le créateur,
Puisqu'ils sont tous égaux, parfaits et sans auteur.
Comment comprendre alors l'existence du monde ?
Quel acte l'a formé ? L'intelligence sonde
Ces abîmes en vain ; elle va jusqu'au fond,
Frappe et l'on n'ouvre pas, crie et nul ne répond.

La réponse s'obtient sans efforts héroïques.
Si les êtres sont tous éternels, identiques ;
Si nous reconnaissons que nul ne peut avoir
Plus de perfection, partant plus de pouvoir,
Et qu'on trouve pourtant dans ce monde visible
L'esprit qui sent et pense et l'atome insensible ;
Si la raison nous dit que l'on doit en montant
Arriver à quelqu'un qui tout voit, tout comprend,
Tout forme, tout dirige, aussitôt le mystère
Se dévoile et l'on sent qu'une mort volontaire,
Suicide fécond, a fourni l'élément
Qui du vaste univers forme le fondement.
Oui, la création est un grand sacrifice
Qu'accomplissent là-haut l'amour et la justice :
On crée en s'immolant ; profonde vérité
Que l'Inde proclama de toute antiquité !

Mais pourquoi cette mort ? Comment l'intelligence
Peut-elle se résoudre à cette déchéance,
A tomber du sommet de la perfection
Jusqu'au plus bas degré de la création ?

De la nature encore interrogeons le livre.
Nous y verrons écrit qu'un être ne peut vivre
Sans agir, s'efforcer, poursuivre un but, avoir
Un problème à résoudre, un plan à concevoir.
Or, si Dieu seul était, si les êtres sans nombre
Qui du monde créé vont progressant dans l'ombre,
Rentraient dans le Parfait, pour eux adieu l'effort,
L'ennui serait leur maître et leur vie une mort !
Qui sait tout, en effet, n'apprend pas s'il n'oublie.
Oublier c'est mourir ; sans la mort point de vie ;
On descend pour monter : le monde est le milieu
Que Dieu tombé parcourt pour remonter à Dieu.
Telle est la loi qu'on doit accepter sans murmure.
Nul ne nous l'imposa : c'est la loi de nature.

Nous ne la subissons que volontairement,
Et ne sommes tombés qu'avec consentement.
Il faut pour remonter bien des efforts sans doute :
Mais l'effort c'est la vie, et si longue est la route,
Nous franchissons bientôt l'étape des douleurs,
Des incarnations, des coupables erreurs,
De l'enfance pendant laquelle la paresse,
De l'être qui renaît dangereuse maîtresse,
Sans le corps d'où lui vient le besoin propulseur,
Engourdi le tiendrait au sein de la torpeur.
Mais quand l'esprit enfin est sorti de son linge,
Quand l'homme a disparu pour faire place à l'ange,
Nous goûtons un bonheur dont nous sentons le prix
D'autant plus vivement que nous l'avons conquis.
Tranquilles désormais, sans luttes douloureuses,
Nous gravissons du ciel les pentes glorieuses ;
L'amour grandit en nous à chaque ascension,
L'amour dont le bonheur est l'immolation,
Jusqu'à ce que rentrés dans Dieu, groupe sublime !
Quand le devoir le veut, nous plongeons dans l'abîme.

Ainsi mourir, renaître et puis encor mourir,
Commencer de nouveau pour de nouveau finir,
Descendre de l'enfer dans la nuit ténébreuse
Pour regagner du ciel la clarté bienheureuse,
Voilà pour moi le vrai ! C'est la loi du retour,
Du sacrifice saint et du logique amour.
On voyait autrefois dans les temples la sphère
Symboliser ce grand et sublime mystère.
Sondez le panthéisme, il en est le soupçon ;
Le matérialisme, et vous verrez au fond,
Quoi ? le besoin de croire une même substance,
L'identité dans l'être et non la différence.
C'est le Brama de l'Inde et c'est l'antique Isis,
Sans voile se montrant à nos yeux éblouis.
De quel nom le nommer ? Déisme ? Panthéisme ?
Polythéisme ? Non, disons le Spiritisme.
C'est son vrai nom, le monde étant l'œuvre d'esprits,
En nombre qu'on ignore ; œuvre d'égaux, d'amis,
Tous vivant dans chacun, formant un être unique
Par leur identité. Nul système n'explique
Plus clairement du Christ le précepte divin
D'aimer d'un même amour Dieu, nous et le prochain.
Car le prochain c'est nous, et Dieu c'est nous encore !
De l'être universel que ma raison adore,
Chaque être étant un membre, on reconnaît pourquoi
Ce n'est pas bien s'aimer que de n'aimer que soi.
Universel amour ! du vrai le sceau suprême !
Celui qui mieux t'enfante est le meilleur système !

Les Esprits frappeurs à Compiègne.

Nous savions, depuis quelque temps, que les manifestations dont la presse donne actuellement le récit, se passaient dans la bonne ville de Compiègne ; nous avons attendu la grande publicité du journalisme, pour exprimer notre opinion à ce sujet.

La *Revue spirite* contient tant de relations semblables, ce phénomène se renouvelle si souvent, que bien des personnes se demandent pourquoi, n'ayant pu trouver une solution raisonnable à ces bruits et tapages inusités, l'autorité, les hommes de science refusent-ils d'accepter la théorie spirite qui est si rationnelle, qui repose sur une vérité fondamentale que vainement on chercherait à éluder ?

Si la police ne peut trouver les tapageurs, ce qui arrive toujours dans les cas de cet ordre, c'est qu'ils sont insaisissables. Faire rire le public par des facéties imprimées, établir un silence prudent autour de cette question qui se réveille sans cesse, n'est pas la rendre plus claire puisqu'elle veut s'imposer, mieux vaudrait l'aborder de front et lui demander le secret qu'elle renferme.

Établir que l'homme ne meurt pas ; que son Esprit laisse le vieil instrument usé pour entrer dans la vie spirite et travailler sans cesse à son émancipation ; trouver, en définitive, que la réincarnation est la seule voie pratique pour expliquer une foule de points d'interrogations qui tourmentent l'humanité, c'est troubler une infinité de consciences qui préfèrent le brouillard à la vive clarté. On a beau reculer l'échéance prise lorsqu'on s'est incarné, il faudra bien un jour et quand même faire honneur à sa signature.

« Compiègne, 25 juillet 1876.

« Les habitants du faubourg Saint-Germain de notre ville sont en ce moment en émoi. Une maison située près du couvent Saint-Joseph, et habitée par de jeunes époux, est depuis quelques jours hantée par un *Esprit malin* qui semble avoir pris à tâche de les empêcher de dormir ainsi que leurs voisins. Toutes les nuits, aussitôt la bougie éteinte, on entend un grand bruit, paraissant venir d'une armoire placée contre le mur, et ressemblant à des coups de marteau appliqués par un bras vigoureux. L'armoire fut changée de place, vidée et placée au milieu de la chambre ; mais, la nuit suivante, le même bruit se fait encore entendre : le mari se lève, allume sa bougie ; *l'Esprit* se tait. Désespéré, et après plusieurs recherches infructueuses, le pauvre homme se décide à se recoucher, mais, ô stupeur ! *l'Esprit*, par des coups redoublés signale sa réapparition.

« Croyant à quelque âme en peine, en quête de prières, les jeunes époux firent dire une messe, bénir la maison. « Que ne peut « la frayeur sur l'esprit des mortels ! » Mais ni messe, ni eau bénite ne chassent *l'Esprit* qui frappe et refrappe toujours.

« Enfin, après plusieurs nuits de terreur et d'insomnie, nos époux font une déclaration à la police, qui se rend plusieurs nuits sur les lieux et entend effectivement frapper, mais qui jusqu'à présent n'a pu découvrir l'auteur de cette mystification.

« Tous les jours, cet endroit de la ville ordinairement si tranquille présente, la nuit arrivée, une animation inaccoutumée : tout le monde veut voir *l'esprit frappeur* qui fait depuis une quinzaine de jours le sujet de toutes les conversations et trouble bien des cervelles.

« Certains ne sont pas éloignés de crier au miracle ; du reste, par ces temps de miracles à outrance, il n'y aurait encore là rien d'étonnant.

« Agréez, monsieur, etc.

L. A. »

Le Spiritisme au Mexique.

La *Revue* a déjà eu l'occasion de citer les résultats remarquables obtenus au Mexique, dans l'ordre du Spiritisme expérimental.

Ainsi qu'il était présumable chez un peuple de race latine, c'est-à-dire d'éminente aptitude métaphysique, les investigations opérées, à la lueur du Spiritisme, sur le terrain de la morale et de la philosophie universelles, sont plus étendues encore, et c'est ce dont convainc aisément la lecture des revues périodiques spirites de ce pays.

Ces feuilles, en rectification de l'énumération que nous en avons donnée récemment, sont au nombre de quatre, savoir : la *Ilustracion Espirita*, publiée à Mexico ; la *Luz Espirita*, à Saltillo ; la *Ley de amor*, à Merida ; et l'*Eco de Verdad*, à Tabasco.

L'on éprouve, en vérité, une impression mêlée de charme et de confusion en voyant quels nobles et élevés sentiments germent, que dis-je, sont professés par les penseurs, c'est-à-dire par les directeurs futurs d'un peuple que nous n'avons personnellement connu encore que sur le terrain des luttes militaires.

Qu'il est bon de pouvoir enfin oublier les causes qui divisent, causes que nous n'apprécions pas d'ailleurs, pour ne plus considérer que celles qui unissent par les tendances du cœur et les travaux de l'esprit !

Qu'il sera plus beau encore, le jour où un tel spectacle ne sera pas limité à quelques pays, mais couvrira la terre entière de ses fécondes conséquences!

Et, malgré que l'heure présente ait de troubles et d'ennuis, qu'on ne s'y trompe pas, nous approchons de cet avenir désiré.

Le ciel est chargé, sans doute, et il est à craindre que la tourmente n'éclate bientôt; mais qui peut douter que ces nuages ne soient le produit du passé; et quelles sont les probabilités de temps, pour le lendemain d'un orage, si ce n'est celles d'un beau jour, à l'air frais et épuré?...

Parmi les matières contenues dans les journaux, nous trouvons dans la *Ley de amor* la relation du fait suivant qui ne manque pas d'actualité.

Un honorable spirite de Merida, se promenait paisiblement aux environs de cette ville, lorsqu'un intrus survient qui, sans provocation aucune, se met à l'invectiver, à le traiter d'athée, de sorcier, etc. Puis, quelques individus de mauvaise vie s'étant joints à l'insulteur, celui-ci passe des menaces aux gestes, se rue sur l'inoffensif promeneur et le laisse à demi rompu sur place. Encore ne fût-ce que grâce à la police que les choses n'allèrent pas plus loin.

Revenu à lui, le spirite apprend que son agresseur est arrêté et que la justice va informer. Au même instant une voix bruit à son oreille qui lui dit : « *Pardonne!* » Aussi n'hésite-t-il pas. Il se rend chez le magistrat, le supplie de ne pas poursuivre, et se rendant ensuite à la prison. « N'attribuez, dit-il à l'homme qui l'a maltraité, n'attribuez qu'à l'état dans lequel je suis, le retard que j'ai mis à vous faire sortir d'ici. Je n'ai, en effet, rien à vous pardonner. Vous n'êtes point coupable, au sens vrai du mot. Vous avez cru remplir un devoir ou faire œuvre pie en malmenant un spirite : que le Dieu suprême et bon, qui nous voit, pardonne à ceux qui vous ont appris l'intolérance et la haine ! Je n'ai, quant à moi, rien à vous demander. »

D. A. C.

POÉSIE SPIRITE

LE MERLE ET LE DINDON

Fable

Un merle sifflait dans sa cage.
Il chantait... non pas la gaieté,
Mais ce triste bonheur que goûte encor le sage
Sans patrie et sans liberté.

Vaniteux, sot et fat, comme ceux de sa race,

Un dindon lui fit ce discours :

« De tes grands airs pourquoi ne pas nous faire grâce ?

« Peut-on chanter ainsi sans gloire et sans amours ?

« Moi, fier de mes aïeux, né dans cette campagne,

« Je m'endors chaque nuit auprès de ma compagne ;

« J'ai de beaux enfants, dieu merci !

« Et seul, grâce à ma voix, je suis le maître ici.

« La pintade m'adore, et la poule m'estime,

« Et toi... du lendemain, as-tu sondé l'abîme ?

« Ton aile est sans vigueur ; aux tourments dédié,

« Tu maigris ; tu me fais pitié !

« De ta prison pourquoi ne pas ouvrir la porte ? »

Il railla longtemps de la sorte...

Le merle l'écoutait dans sa cage blotti.

Ce qu'il répondit... je l'ignore.

Mais, quelques jours plus tard, le dindon fut rôti.....

Et le merle sifflait encore.

.....

Dans la prospérité, sachez vous contenir ;

Le bonheur, trop souvent, n'est qu'un rêve éphémère,

Soyez bons pour autrui ; respectez la misère.

Si votre ciel est pur... l'orage peut venir.

L'ESPRIT FRAPPEUR.

Traduction des Œuvres d'Allan-Kardec.

Monsieur J.-G. Plate, notre honorable frère d'Arnhem, Hollande, médium, est un spirite dévoué qui se consacre à la diffusion de la vérité.

Aux Indes, il avait été à même de voir quelques phénomènes spirites ; il avait entendu parler de cette science, et de retour en Hollande, il lut les volumes d'Allan-Kardec. Il s'aperçut alors que la plupart des spirites ne connaissaient pas ces ouvrages et pour les mettre à la portée de ceux qui ne parlaient pas la langue française ou pour exciter ceux qui se servaient de cette langue, il s'occupa de leur traduction. Il a publié, tour à tour, à ses frais et sans le moindre désir de prélever un bénéfice quelconque : *Qu'est-ce que le Spiritisme?* le *Livre des Esprits* ; le *Livre des médiums* ; l'*Evangile selon le Spiritisme* ; l'année prochaine il fera paraître le *Ciel et l'Enfer*, s'il le peut.

Monsieur Niceforo Filalete, rédacteur en chef du journal *Annali dello Spiritismo*, à Turin, a traduit en italien le *Livre des Esprits* qui est livré à la publicité.

Miss Anna Blackwell, après avoir traduit en anglais le *Livre des Esprits*, a traduit aussi le *Livre des Médiuns* ; elle prépare en ce moment *Ciel et Enfer* et la *Genèse*.

La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan-Kardec remercie ces traducteurs divers au nom du Spiritisme ; elle reconnaît avec bonheur que partout nous avons des adeptes dévoués et instruits, capables de comprendre la puissance que peut obtenir la diffusion des vérités révélées par les Esprits.

Bien traduire, fidèlement, et selon le génie de chaque langue, est un mérite si rare, qu'une bonne traduction est considérée comme ayant la valeur du livre original ; aussi ne saurait-on assez rendre grâce à Miss Anna Blackwell, en France ; MM. Jose de Fernandez, à Barcelone ; général Gonzalès, à Mexico ; Delhez, à Vienne, Autriche ; J.-G. Plate, à Arnhem ; Goguel, à Odessa ; G. D., à Athènes, pour leur dévouement à la cause qui préoccupe des millions d'hommes instruits, amis de l'investigation et de la vérité.

P. G. L.

NÉCROLOGIE

Le 12 août, à neuf heures du matin, quelques personnes ont conduit au cimetière la dépouille mortelle de M. Soret, ancien sociétaire de la Société spirite fondée par Allan-Kardec. Il disait dans les derniers temps : Ma vie a été bien orageuse ; le Spiritisme m'a ramené dans la véritable voie. J'ai éloigné de moi toutes les affections, dissipé une belle fortune, et je dois, moi qui ai tant à payer, remercier sur ce lit de douleur nos guides spirituels qui me soutiennent, qui ramènent près de moi des amis et des consolateurs. Je dois souffrir avec patience et rendre grâce à Dieu ; quand il le voudra, j'irai rejoindre ceux qui m'attendent. Pensez-vous que, Allan-Kardec, viendra me recevoir ? Nous lui en donnions l'espérance et il était heureux.

Ce pauvre ami est resté sur sa couche, ne pouvant bouger, du mois de mars 1875 au mois d'août 1876. Puisse cette dure épreuve lui être comptée ; prions pour son prompt dégagement.

M. Claverie, médecin de colonisation à Saint-Cloud, a quitté cette terre après les plus cruelles souffrances. C'était un noble cœur, un spirite convaincu qui avait trouvé la quiétude d'esprit la plus complète dans la connaissance approfondie de notre doctrine. Que notre souvenir aide cet homme de bien à vite se dégager ; que sa veuve, si digne d'estime, si courageuse devant la séparation, reçoive ici les marques de notre bien vive sympathie.

M. A. D., officier supérieur, a perdu sa belle-mère; elle était spirite et habitait avec son gendre et sa fille, médiums l'un et l'autre. La fin matérielle de cette dame a été touchante; jusqu'au dernier moment, elle a compris la grandeur de sa croyance et elle s'est éteinte doucement entre les bras de ses chers enfants. Le 14 juillet, M. D. recevait une communication annonçant l'heure prochaine et certaine de la mort de sa belle-mère. Madame D. en recevait une autre, le 17 juillet, quelques minutes avant le dégagement corporel; elle l'écrivait sur ses genoux. Au moment de l'enlèvement du corps, Madame D. obtenait une troisième dictée médianimique. Et rien n'est plus touchant que cette intervention des Esprits, venus pour soutenir le courage déjà si grand d'une fille, qui n'avait jamais quitté sa mère adorée depuis le jour de sa naissance; ensemble, elles avaient subi les plus rudes épreuves, souffert douloureusement; une affection sans bornes unissait la mère à la fille, et toutes les deux à l'époux et au gendre. (Voir les *Comm.*, p. 276.)

N'est-il pas touchant de voir une femme délicate, impressionnable comme il y en a peu, demander cette salutaire intervention de ses guides spirituels, et conserver son calme devant cette suprême espérance que bientôt l'Esprit de sa mère viendra la consoler et lui prouver la puissance de son amour?

Rieurs, dénigrez cette sublime croyance, cette certitude que possèdent les spirites; osez devant le départ des personnes que vous aimez, auxquelles vous devez la vie matérielle, affirmer que vous avez eu le courage viril de cette fille délicate comme une sensitive, de ce gendre qui sait aussi bien défendre son pays que trouver de fortes et salutaires consolations.

Dernièrement, deux anciens spirites, M. et madame Gaberel, rendaient aussi les derniers devoirs à leur vieille mère, brave femme dont la vie fut un long supplice, et qui ne trouva un peu de repos, vers la vieillesse, que chez ses enfants qui adoucirent pieusement ses derniers jours ici-bas. Cette bonne mère trouvait qu'elle priait mieux et plus saintement dans le livre des évangiles selon le Spiritisme, car elle comprenait ces prières, elles *frappaient sa raison*. Ajoutons que M. et madame Gaberel ont laissé leur mère complètement libre, ils se seraient cru de grands coupables en faisant la moindre pression sur elle. Allan-Kardec savait toucher les cœurs, et ceux qui nous entendent voudront bien, le soir, lire la prière pour ceux qui ne sont plus sur la terre, page 416 de l'évangile selon le Spiritisme; nous aurons aidé au dégagement de nos frères en croyance.

Nous recevons aussi une lettre de madame Berger, de Cahors (Lot), qui nous annonce la mort de Charles Berger, notre brave

ami. Prions pour l'Esprit dématérialisé, prions pour la veuve qui reste seule, sans un enfant pour la consoler. Nous engageons nos amis à évoquer l'Esprit de Charles Berger.

Une omission.

C'est tout à fait involontairement que la *Revue spirite* n'a pas encore répondu à l'appel qui, ainsi qu'à tous les organes spirites du monde entier, lui a été fait par la *Revista Espiritista* de Montevideo, pour reproduire l'énergique protestation avec laquelle cette excellente feuille et le groupe qui l'inspire repoussent toute solidarité avec ceux qui font du Spiritisme un trafic.

Il s'agissait d'un individu, médium guérisseur sans doute, qui après avoir obtenu une guérison remarquable, se serait fait compter, en rémunération, une assez forte somme d'argent.

« Nous réproouvons un semblable fait, dit la *Revista*. Si la guérison est véritablement médianimique, il est probable qu'elle sera la dernière obtenue par le canal d'un aussi intéressé intermédiaire ; et en tout cas, si l'individu est médium, il n'est certainement pas spirite, il ne professe point en esprit et en vérité la sublime doctrine qui est nôtre, et qui nous interdit de disposer autrement que pour le soulagement ou l'avancement de nos frères, des faveurs de tout genre qu'il plaît à Dieu de nous confier. »

Nous n'avons pas besoin de dire combien nous nous associons à cette simple déclaration.

D. A. C.

BIBLIOGRAPHIE

Une nouvelle Revue Spiritualiste, *La Religion laïque*, organe de rénovation sociale, vient de paraître. Le titre étonne, et semble même effrayer quelques consciences timorées qui craignent de voir s'ériger une église nouvelle. Il n'en est rien ; c'est une religion toute morale. Du reste entrez dans le temple, écoutez les vérités qu'on y proclame, l'amour et la charité qu'on y respire. Lisez le premier numéro, vous verrez alors quel est le monument qui s'élève, quel est l'esprit qui l'anime.

Donnons la main à notre sœur en philosophie, aidons-la à monter ; elle poursuit le même but que nous, elle veut l'émancipation

de la raison, le développement de l'âme. Son directeur, M. Fauvety, est une des lumières de la littérature et de la philosophie.

Cette publication venant combattre le matérialisme, il est de notre devoir de la soutenir. Elle est mensuelle, mais plus tard elle paraîtra deux fois par mois.

On s'abonne à la librairie Spirite :

FRANCE ET ALGÉRIE : Un an, 10 fr.; — Six mois, 5 fr. 50.

ETRANGER : Un an, 12 fr.; — Six mois, 7 fr.

Chez M. Garcin, rue des Moines, 9, Batignolles.

AVIS

M. Babin ayant fait paraître la 3^e édition de son *Catéchisme spirite*, les deux premières éditions sont retirées de la vente.

Prix : 1 fr. 25 c., port payé.

Nous rappelons les dessins médianimiques de M. Fabre, photographiés :

Bataille de Constantine.	4 50
Têtes de Christ, première grandeur.	5 »
— deuxième grandeur.	4 50
— cartes-albums.	1 50

LIVRES. — *La Magie*, par Christian, 10 fr.

Rayonnements de la vie spirituelle, par Mme Krell, prix : 2 fr.

Magnétisme animal, par M. de Fleurville, 1 fr. 60, port payé.

Livre des Esprits (luxe), 5 fr.; port payé, 5 fr. 50.

Les Evangiles selon le pSiritisme (luxe), 5 fr.; port payé, 5 fr. 50.

Le Directeur-gérant : A. BOURGÈS.